

Krishnamurti et Carlo Suarès

Voici un entretien exceptionnel réalisé par Carlo Suarès pour la revue *Planète* (n°14 / jan-fev 1964). Ce texte a été rédigé sur les notes prises au cours d'une semaine d'entretien qui ont eu lieu en français. Il a été lu et corrigé par Krishnamurti lui-même. On peut y voir une mise au point d'une des pensées les plus originales qui soient, et, peut-être une sorte de testament spirituel.

Krishnamurti : Que me veulent-ils, vos amis de *Planète* ? Veulent-ils des faits réels, ou simplement de l'érudition ? Pensent-ils que je leur apporterai des résultats de lectures ?

Des conclusions ? Des opinions ? Des synthèses ? Des idées ?

Carlos Suarès : Ce n'est pas ce qu'ils veulent.

Krishnamurti : Dites-leur que je n'ai rien lu, que je n'ai pas de références. Pour moi, il n'y a de mutation psychologique que lorsque cesse le processus additif.

Carlos Suarès : Vous venez de prononcer le mot de mutation. C'est un mot que l'on trouve souvent dans *Planète*. mais accompagné, en général, de l'idée que la métamorphose de ce monde moderne peut nous amener, comme naturellement, à un changement d'état intérieur, tandis que vous voulez une révolution totale et immédiate de la conscience, que ne peut provoquer aucune évolution.

Krishnamurti : Nous savons tous que notre époque est explosive, que les moyens de l'homme, demeurés à peu de chose près constants pendant des millénaires, sont tout à coup multipliés des millions de fois ; que les calculateurs électroniques, pour ne mentionner que cela, deviennent d'heure en heure plus fantastiques; que demain on ira dans la Lune ou ailleurs; que la biologie est en train de découvrir le mystère de la vie et même de créer la vie. Nous savons que les données les mieux établies de la science s'écroulent; que tout est constamment remis en question et que les cerveaux sont contraints et forcés de se mettre en mouvement. Nous savons tout cela; il n'est donc pas nécessaire de revenir sur cet aspect de notre époque. Dans la confusion actuelle, l'homme est à la recherche d'une sécurité matérielle qui ne peut être trouvée que par des connaissances technologiques. Les religions sont devenues des superstructures qui n'ont guère une réelle importance dans les affaires du monde, cependant que les questions fondamentales demeurent sans réponse: le Temps, la Douleur, la Peur...

Mutation, Religions, Peur...

Carlos Suarès : C'est là que nous pouvons entreprendre un débat. Je crois que de nombreux lecteurs de *Planète* vous diront ceci, puisqu'ils sont aussi d'accord pour constater que le milieu est en plein bouleversement: pourquoi, dès lors, ne pas penser que ce formidable mouvement ne se produira pas en même temps dans nos cerveaux ?

Krishnamurti : . Nous pouvons, en effet, le penser. Mais est-ce cela que l'on peut appeler une mutation ? Avoir un cerveau électronique ? Le cerveau n'est pas toute la conscience.

Carlos Suarès : Il ne s'agit pas que du cerveau. Notre conscience s'élargit à la mesure de la planète, et ce qui se passe à l'autre bout du monde...

Krishnamurti : Oui, oui, j'ai compris...

Carlos Suarès : ... Les moines bouddhistes qui se font briller, les noirs d'Amérique...

Krishnamurti : Mais oui, mais oui, ils font partie de nous, et l'effroyable misère en Asie, et toutes les tyrannies partout, et la cruauté, et l'ambition, et l'avidité, et les innombrables conflits du monde ; nous

sentons tout cela. Tout cela, c'est nous. Ayez tout cela totalement présent à l'esprit, et voyez à quelle extraordinaire profondeur doit se faire la mutation.

Carlos Suarès : Il y a en ce moment, en France, un courant de pensée qui, constatant que la complexité du milieu humain est devenue inextricable, souhaiterait que puisse se constituer une pensée humaine collective, capable de rassembler en une synthèse les fils épars de nos connaissances...

Krishnamurti : Quelles autres questions voyez-vous ?

Carlos Suarès : La question religieuse, naturellement. Peut-on prévoir une religion de l'avenir basée sur une meilleure connaissance du Cosmos et sur le sentiment que l'homme en fait partie ?

Krishnamurti : Et quoi encore ?

Carlos Suarès : On m'a chargé de vous demander ce que vous pensez du fait qu'au tréfonds de l'homme moderne, qu'il soit jeune ou vieux, il y a la peur...

Krishnamurti : Je vois. Si vous le voulez bien, nous allons nous mettre au travail... Mais êtes-vous sûr que Planète acceptera de publier tout ce que je dirai ?

Carlos Suarès : J'en ai l'assurance formelle. Pouvez-vous, en une phrase, me donner l'essentiel de ce que vous vous proposez de faire ?

Krishnamurti : Déconditionner la totalité de la conscience.

Carlos Suarès : Vous voulez dire que vous demandez à chacun de déconditionner l'absolue totalité de sa propre conscience ? Permettez-moi de vous dire que ce qui déconcerte le plus, dans votre enseignement, c'est votre insistante affirmation que ce déconditionnement total de la conscience n'a besoin d'aucun temps.

La mutation psychologique n'est pas ce que vous croyez

Krishnamurti : Si c'était un processus évolutif, je ne l'appellerais pas mutation. Une mutation est un changement d'état brusque.

Carlos Suarès : Je n'imagine pas un "mutant", c'est-à-dire un homme changeant d'état de conscience, qui n'emporterait pas avec lui la résultante de tout le passé. L'homme modifie le milieu et le milieu le modifie...

Krishnamurti : Non : l'homme modifie le milieu et le milieu modifie telle partie de l'homme qui est branchée sur la modification du milieu, non l'homme tout entier, dans son extrême profondeur. Aucune pression extérieure ne peut faire cela: elle ne modifie que des parties superficielles de la conscience. Aucune analyse psychologique ne peut non plus provoquer la mutation car toute analyse se situe dans le champ de la durée. Et aucune expérience ne peut la provoquer, quelque exaltée et « spirituelle » qu'elle soit. Au contraire, plus elle apparaît comme une révélation, plus elle conditionne. Dans les deux premiers cas - modification psychologique produite par l'analyse ou introspection, et modification produite par une pression extérieure - l'individu ne subit aucune transformation profonde: il n'est que modifié, façonné, réajusté, de manière à être adapté au social. Dans le troisième cas, modification amenée par une expérience dite spirituelle, soit conforme à une foi organisée, soit toute personnelle, l'individu est projeté dans l'évasion que lui dicte l'autorité de quelque symbole.

Dans tous les cas il y a action d'une force contraignante prenant appui sur une morale sociale, c'est-à-dire un état de contradiction et de conflits. Toute société est contradictoire en soi. Toute société exige des efforts de la part de ceux qui la constituent. Or contradiction, effort, compétition sont des barrières qui empêchent toute mutation, car mutation veut dire liberté.

Carlos Suarès : D'où les évasions dans les symboles ?

Krishnamurti : Il n'y a d'images symboliques que dans les parties inexplorées de la conscience. Même les mots ne sont que des symboles. Il faut crever les mots.

Carlos Suarès : Mais les théologies...

Krishnamurti : Laissons là les théologies. Toute pensée théologique manque de maturité.

Ne perdons pas le fil de notre entretien. Nous en étions à l'expérience, et nous disions que toute expérience est conditionnant. En effet, toute expérience vécue - et je ne parle pas seulement de celles dites spirituelles - a nécessairement ses racines dans le passé.

Qu'il s'agisse de la réalité ou de mon voisin, ce que je reconnais implique une association avec du passé. Une expérience dite spirituelle est la réponse du passé à mon angoisse, à ma douleur, à ma peur, à mon espérance. Cette réponse est la projection d'une compensation à un état misérable. Ma conscience projette le contraire de ce qu'elle est, parce que je suis persuadé que ce contraire exalté et heureux est une réalité consolante. Ainsi, ma foi catholique ou bouddhiste construit et projette l'image de la Vierge ou du Bouddha, et ces fabrications éveillent une émotion intense dans ces mêmes couches de conscience inexplorées qui, l'ayant fabriquée sans le savoir, la prennent pour la réalité. Les symboles, ou les mots, deviennent plus importants que la réalité. Ils s'installent en tant que mémoire dans une conscience qui dit : « Je sais, car j'ai eu une expérience spirituelle. »

Alors les mots et le conditionnement se vitalisent mutuellement dans le cercle vicieux d'un circuit fermé.

Carlos Suarès : Un phénomène d'induction ?

Krishnamurti : Oui. Le souvenir de l'émotion intense, du choc, de l'extase engendre une aspiration vers la répétition de l'expérience, et le symbole devient la suprême autorité intérieure, l'idéal vers lequel se tendent tous les efforts. Capter la vision devient un but; y penser sans cesse et se discipliner, un moyen. Mais la pensée est cela même qui crée une distance entre l'individu tel qu'il est et le symbole ou l'idéal. Il n'y a de mutation possible que si l'on meurt à cette distance. La mutation n'est possible que lorsque toute expérience cesse totalement. L'homme qui ne vit plus aucune expérience est un homme éveillé. Mais voyez ce qui se passe partout: on recherche toujours des expériences plus profondes et plus vastes. On est persuadé que vivre des expériences, c'est vivre réellement. En fait, ce que l'on vit n'est pas la réalité, mais le symbole, le concept, l'idéal, le mot. Nous vivons de mots. Si la vie dite spirituelle est un perpétuel conflit, c'est parce qu'on y émet la prétention de se nourrir de concepts comme si, ayant faim, on pouvait se nourrir du mot « pain ». Nous vivons de mots et non de faits. Dans tous les phénomènes de la vie, qu'il s'agisse de la vie spirituelle, de la vie sexuelle, de l'organisation matérielle de nos affaires ou de nos loisirs, nous nous stimulons au moyen de mots. Les mots s'organisent en idées, en pensées et, sur ces stimulants, nous croyons vivre d'autant plus intensément que nous avons mieux su, grâce à eux, créer des distances entre la réalité (nous, tels que nous sommes) et un idéal (la projection du contraire de ce que nous sommes). Ainsi, nous tournons le dos à la mutation.

Mourez au temps, aux systèmes, aux mots

Carlos Suarès : Récapitulons. Tant qu'existe dans la conscience un conflit, quel qu'il soit, il n'y a pas mutation. Tant que domine sur nos pensées l'autorité de l'Église ou de l'État, il n'y a pas mutation. Tant que notre expérience personnelle s'érige en autorité intérieure, il n'y a pas mutation. Tant que l'éducation, le milieu social, la tradition, la culture, bref notre civilisation, avec tous ses rouages, nous conditionne, il n'y a pas mutation. Tant qu'il y a adaptation, il n'y a pas mutation. Tant qu'il y a évasion, de quelque nature qu'elle soit, il n'y a pas mutation. Tant que je m'efforce vers une ascèse, tant que je crois à une révélation, tant que j'ai un idéal quel qu'il soit, il n'y a pas mutation. Tant que je cherche à me connaître en m'analysant psychologiquement, il n'y a pas mutation. Tant qu'il y a effort vers une mutation, il n'y a pas mutation. Tant qu'il y a une image, symbole, ou des idées, ou même des mots, il n'y a pas mutation. En ai-je assez dit? Non pas. Car, parvenu à ce point, je ne peux qu'être

amené à ajouter: tant qu'il y a pensée, il n'y a pas mutation.

Krishnamurti : C'est exact.

Carlos Suarès : Alors, qu'est-ce que cette mutation dont vous parlez tout le temps ?

Krishnamurti : C'est une explosion totale à l'intérieur des couches inexplorées de la conscience, une explosion dans le germe ou, si vous voulez, dans la racine du conditionnement, une destruction de la durée.

Carlos Suarès : Mais la vie même est conditionnement. Comment peut-on détruire la durée et ne pas détruire la vie elle-même ?

Krishnamurti : Vous voulez réellement le savoir ?

Carlos Suarès : Oui.

Krishnamurti : Mourez à la Durée. Mourez à la conception total du Temps : au passé, au présent et au futur. Mourez aux systèmes, mourez aux symboles, mourez aux mots, car ce sont des facteurs de décomposition. Mourez à votre psychisme car c'est lui qui fabrique le Temps psychologique. Ce Temps n'a aucune réalité.

Carlos Suarès : Et alors, que reste-t-il, si ce n'est le désespoir, l'angoisse, la peur d'une conscience ayant perdu tout point d'appui et jusqu'à la notion de sa propre identité ?

Krishnamurti : Si un homme me posait cette question ainsi, je lui répondrais qu'il n'a pas fait le voyage, qu'il a eu peur de passer sur l'autre rive.

Qu'est-ce qu la peur ?

Carlos Suarès : Ce que vous dites fait peur. Et je me demande si la conscience n'a pas, au plus profond d'elle-même, besoin de cette peur. Cela expliquerait pourquoi celle-ci est toujours entretenue, alimentée par les religions, qui sont censées être des refuges et des tranquillisants. Elles entretiennent la peur en empêchant la conscience de se percevoir telle qu'elle est. Elles interposent, entre la conscience et la réalité, l'écran des théologies.

Krishnamurti : Ce problème est à la fois profond et vaste. Abordons-le en le tâtant, pour ainsi dire, de divers côtés. La peur est Temps et Pensée. Nous donnons une continuité à la peur au moyen de la pensée, et au moyen de la pensée nous donnons une continuité au plaisir. Ce fait est simple : en pensant à l'objet de notre plaisir, nous conférons au plaisir une continuité, et nous faisons de même pour la peur, en pensant à l'objet de notre peur. Si j'ai peur de vous - ou de la mort, ou d'autre chose -, je pense à vous ou à la mort et j'entretiens ainsi la peur. Si, par contre, il nous arrive de rencontrer face à face l'objet de notre peur, celle-ci cesse.

Carlos Suarès : Comment cela ?

Krishnamurti : Je parle de la peur psychologique, non de la peur d'un danger physique que l'on cherche à écarter, ce qui est naturel. Considérez la peur de la mort. En quoi consiste-t-elle ? On divise la totalité du phénomène vital en vie et mort. La vie est connue et, de la mort, on ne sait rien. A-t-on peur de ce que l'on ne connaît pas ou, plutôt, a-t-on peur de perdre ce que l'on connaît ? Il est évident que vie et mort sont deux aspects d'un même phénomène. Si l'on cesse de les considérer comme deux phénomènes différents, il n'y a plus de conflit.

Carlos Suarès : Ne pouvons-nous pas nous poser la question de savoir ce qu'est la peur en soi ?

Krishnamurti : Il n'y a pas de peur en soi. Il n'y a jamais que la peur de quelque chose.

Carlos Suarès : Mais n'existe-t-il pas une peur fondamentale ?

La question de la mort

Krishnamurti : Non. La peur est toujours la peur de quelque chose. Examinez la question très attentivement et vous le verrez. Toute peur, même inconsciente, est le résultat d'une pensée. La peur généralement répandue dans tous les domaines et la peur psychologique, à l'intérieur du moi, sont toujours la peur de ne pas être. De ne pas être ceci ou cela, ou de ne pas être tout court. La contradiction évidente entre le fait que tout ce qui existe est transitoire et la recherche d'une permanence psychologique, voilà l'origine de la peur. Pour être libéré de la peur, on doit explorer l'idée de permanence dans sa totalité. L'homme qui n'a pas d'illusions n'a pas peur. Cela ne veut pas dire qu'il soit cynique, amer ou indifférent.

Carlos Suarès : Cela veut dire qu'il a vu que la structure psychologique sur laquelle il appuie la notion de son identité n'est pas réelle, qu'elle est verbale.

Krishnamurti : Ainsi, nous voici devant un des problèmes majeurs: la mort. Pour comprendre cette question, non pas verbalement mais en fait, je veux dire pour pénétrer en toute réalité le fait de la mort, on doit se débarrasser de tout concept, de toute spéculation, de toute croyance à son sujet, car toute idée que l'on peut avoir là-dessus est engendrée par la peur. Si nous sommes sans peur, vous et moi, nous pouvons poser correctement la question de la mort. Nous ne nous demanderons pas ce qui arrive « après », mais nous explorerons la mort en tant que fait. Pour comprendre ce qu'est la mort, toute mendicité tâtonnante dans les ténèbres doit cesser. Sommes-nous, vous et moi, dans cette disposition d'esprit qui ne cherche pas à savoir ce qu'il y a « après la mort », mais qui se demande ce qu'est la mort ? Voyez-vous la différence ? Si l'on se demande ce qu'il y a « après », c'est parce que l'on ne se demande pas ce que c'est. Et sommes-nous en condition de nous poser cette question ? Peut-on réellement se demander ce qu'est la mort tant que l'on ne se demande pas ce qu'est la vie ? Et est-ce se demander ce qu'est la vie, tant qu'on a des notions, des idées, des théories au sujet de ce qu'elle est ? Quelle est la vie que nous connaissons ? Nous connaissons l'existence d'une conscience qui se débat sans cesse dans toutes sortes de conflits intérieurs et extérieurs. Déchirée dans ses contradictions, cette existence est contenue dans le cercle de ses exigences et de ses obligations, des plaisirs qu'elle recherche et des souffrances qu'elle fuit. Nous sommes entièrement absorbés par un vide intérieur que l'accumulation de possessions matérielles ou mentales ne peut jamais combler. Dans cet état, la question de ce qu'est la mort ne peut pas se poser, parce que la question de ce qu'est la vie ne se pose pas. L'existence que nous connaissons est-elle la vie ? De même, les explications: résurrection des morts, réincarnation, etc., proviennent-elles d'une connaissance de la mort ? Elles ne sont que des projections d'idées que l'on se fait au sujet du fragment d'existence que l'on appelle vie. Mourir à la structure psychologique avec laquelle on s'identifie; mourir à chaque minute, à chaque journée, à chaque acte que l'on fait, mourir à l'immédiat du plaisir et à la durée de la peine, et savoir tout ce qui est impliqué dans ce mourir; alors on est apte à poser la question: qu'est-ce que la mort ?

On ne discute pas avec la mort corporelle. Et pourtant, seuls ceux qui savent mourir d'instant en instant peuvent éviter d'entreprendre avec la mort un impossible dialogue. En cette mort perpétuelle est un perpétuel renouveau, une fraîcheur qui n'appartient pas au monde de la continuité dans la Durée. Ce mourir est création. Création est mort et amour.

Les églises ne peuvent rien

Carlos Suarès : J'ai des questions à vous poser au sujet de la religion. Les plus récentes des grandes religions sont tout de même nées à des époques où la Terre était un disque plat, où le soleil

parcourait la voûte du ciel, etc. Jusqu'à une époque récente (Galilée n'est pas loin), elles imposaient par la violence une imagerie enfantine du Cosmos. Aujourd'hui, ne pouvant faire autrement, elles se mettent au pas de la science et se contentent d'avouer que leurs cosmogonies ne sont que symboliques. Mais elles proclament que, malgré cette capitulation, elles sont les dépositaires de vérités éternelles. Qu'en pensez-vous ?

Krishnamurti : Elles poursuivent leur propagande en vue de conquérir un pouvoir sur les consciences. Elles cherchent à s'emparer de l'enfance pour mieux la conditionner. Les religions des Églises et celles des États proclament la nécessité de toutes les vertus, alors que leur Histoire n'est qu'une série de violences, de terreurs, de tortures, de massacres inimaginables.

Carlos Suarès : Mais ne pensez-vous pas que les Églises aujourd'hui sont moins étroitement militantes ? Ne voyons-nous pas les chefs des plus grandes Églises déclarer que la fraternité humaine est plus importante que le détail des cultes ?

Krishnamurti : Si une déclaration de fraternité est plus importante que le culte, c'est que le culte a perdu de son importance aux yeux mêmes de ses pontifes. Ce prétendu universalisme n'est tout au plus qu'une tolérance. Être tolérant, c'est à peine tolérer le voisin sous certaines conditions. Toute tolérance est intolérance, de même que la non-violence est violence.

En vérité, à notre époque, la religion, en tant que véritable communion de l'homme avec ce qui le dépasse, ne joue pas de rôle dans la marche des affaires humaines. Les organisations religieuses, par contre, sont des instruments politiques et économiques.

Carlos Suarès : Mais ces organisations religieuses ne peuvent-elles pas guider les hommes vers une réalité qui les dépasse ?

Krishnamurti : Non.

Qu'est-ce qu'un esprit libre ?

Carlos Suarès : Passons donc au sentiment religieux. L'homme moderne, qui vit consciemment dans l'univers d'Einstein et non plus dans celui d'Euclide, ne peut-il pas mieux communier avec la réalité de l'univers grâce à une conscience avertie et élargie d'une façon adéquate ?

Krishnamurti : Celui qui veut élargir sa conscience peut aussi bien choisir, parmi les psychos drogues, celle qui lui conviendra le mieux. Quant à mieux communier avec l'univers grâce à une accumulation d'informations et de connaissances scientifiques au sujet de l'atome ou des galaxies, autant dire qu'une immense érudition livresque, au sujet de l'amour, nous fait connaître l'amour. Et d'ailleurs votre homme ultramoderne, si au courant des dernières découvertes scientifiques, aura-t-il pour autant mis le feu à son univers inconscient ?

Tant qu'une seule parcelle inconsciente subsistera en lui, il projettera une irréalité de symboles et de mots au moyen de laquelle il aura l'illusion de communier avec quelque chose de supérieur.

Carlos Suarès : Ne pensez-vous pas, cependant, qu'une religion de l'avenir sur des bases scientifiques est possible ?

Krishnamurti : Pourquoi parle-t-on de religion d'avenir ? Voyons plutôt ce qu'est la vraie religion. Une religion organisée ne peut produire que des réformes sociales, des changements superficiels. Toute organisation religieuse se situe nécessairement à l'intérieur d'un cadre social. Je parle d'une révolution religieuse qui ne peut avoir lieu qu'en dehors de la structure psychologique d'une société, quelle qu'elle soit. Un esprit vraiment religieux est dénué de toute peur, car il est libre de toutes les structures que les civilisations ont imposées au cours de millénaires. Un tel esprit est vide, en ce sens qu'il s'est vidé de toutes les influences du passé, collectif et personnel, ainsi que des pressions qu'exerce l'activité du présent qui crée le futur.

Carlos Suarès : Un tel esprit, du fait qu'il s'est vidé de son contenu qui en vérité le contenait, est extraordinairement libre...

Krishnamurti : Il est libre, vif et totalement silencieux. C'est le silence qui importe. C'est un état sans

mesure. Alors seulement peut-on voir, mais non en tant qu'expérience, Cela qui n'a pas de nom, qui est au-delà de la pensée, qui est énergie sans cause. A défaut de ce silence créateur, quoi que l'on fasse, il n'y aura sur terre ni fraternité ni paix, c'est-à-dire pas de vraie religion.

Carlos Suarès : Toutes les religions préconisent quelque forme de prière, quelque méthode de contemplation en vue d'entrer en communion avec une réalité supérieure, dont le nom, Dieu, Atman, Cosmos, etc. varie. Par quel acte religieux procédez-vous ? Est-ce que vous priez ?

Krishnamurti : La répétition de mots sanctifiants calme un esprit agité en l'endormant.

La prière est un calmant qui permet de vivre à l'intérieur d'un enclos psychologique sans éprouver le besoin de le mettre en pièces, de le détruire. Le mécanisme de la prière, comme tous les mécanismes, donne des résultats mécaniques. Il n'existe pas de prière capable de transpercer l'ignorance de soi. Toute prière adressée à ce qui est illimité présuppose qu'un esprit limité sait où et comment atteindre l'illimité. Cela veut dire qu'il a des idées, des concepts, des croyances à ce sujet, et qu'il est pris dans tout un système d'explications, dans une prison mentale. Loin de libérer, la prière emprisonne. Or, la liberté est l'essence même de la religion, dans le vrai sens de ce mot. Cette essentielle liberté est déniée par toutes les organisations religieuses, en dépit de ce qu'elles disent. Loin d'être un état de prière, la connaissance de soi est le début de la méditation. Ce n'est ni une accumulation de connaissances sur la psychologie, ni un état de soumission dite religieuse, où l'on espère la grâce. C'est ce qui démolit les disciplines imposées par la Société ou l'Église. C'est un état d'attention et non une concentration sur quoi que ce soit de particulier. Le cerveau étant tranquille et silencieux observe le monde extérieur et ne projette plus aucune imagination ni aucune illusion. Pour observer le mouvement de la vie, il est aussi rapide qu'elle, actif et sans direction. Alors seulement, l'immesurable, l'intemporel, l'infini peut naître. C'est cela, la vraie religion.

Ce qui reste à éveiller

Carlos Suarès : Pensez-vous qu'une pensée collective, qu'une intelligence collective, ayant enregistré et synthétisé les récentes acquisitions de toutes les sciences, si elle pouvait se constituer, serait à même de guider l'humanité vers une saine évolution ?

Krishnamurti : Du char à bœufs à la fusée astronautique la progression est due à une certaine partie du cerveau. Se développerait-elle, cette partie, encore des millions de fois, elle ne ferait pas avancer d'un pas le problème fondamental que se pose la conscience humaine à son propre sujet. Et elle se développera. Ce processus est irréversible et nécessaire. Mais il existe une autre partie du cerveau qui n'est pas éveillée et que nous pouvons vitaliser dès aujourd'hui. Cet éveil n'est pas une question de temps. C'est une explosion révolutionnaire qui, aux sources de toute chose, surgit et empêche que se cristallise, que se durcisse, par les dépôts du passé, une structure psychologique. Cette lucidité aborde chaque problème au fur et à mesure qu'il se présente, et l'importance du problème devient secondaire. La liberté et la paix ne pourront s'instaurer dans le monde que si ce surgissement, qui est énergie sans cause, ni individuelle ni collective, est vivant.